Document généré le 25 juin 2025 09:30

Anthropologie et Sociétés

Gertrude MIANDA. Femmes d'affaires et pouvoir. Les maraîchères de Kinshasa. Paris, L'Harmattan, 1996, 193 p., fig., photogr., ann., bibliogr.

Patricia Fay Thomas

Volume 22, numéro 2, 1998

Médiations chamaniques. Sexe et genre

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015551ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015551ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Thomas, P. F. (1998). Compte rendu de [Gertrude MIANDA. Femmes d'affaires et pouvoir. Les maraîchères de Kinshasa. Paris, L'Harmattan, 1996, 193 p., fig., photogr., ann., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, *22*(2), 226–228. https://doi.org/10.7202/015551ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

les enjeux autour de l'enfant constitue à la fois un ouvrage de base pour les étudiants, chercheurs et professionnels intéressés par la question de l'adoption au Québec et un livre de chevet utile aux futurs candidats à l'adoption.

Jocelyne Côté
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Gertrude MIANDA, *Femmes africaines et pouvoir. Les maraîchères de Kinshasa.* Paris, L'Harmattan, 1996, 193 p., fig., photogr., ann., bibliogr.

Gertrude Mianda n'est pas le premier auteur à écrire sur les femmes africaines et le pouvoir. La croissance de la littérature féministe sur le sujet et l'existence de cadres conceptuels développés par les agences de développement international afin d'étudier les relations de genre témoignent de l'intérêt couramment porté à ce sujet. En se plaçant dans la perspective des femmes africaines elles-mêmes et en utilisant une méthode d'analyse inspirée par le travail de Michel Foucault, Mianda nous offre toutefois une contribution nouvelle aux travaux effectués sur le pouvoir à l'intérieur des rapports de genre. Elle nous livre également un portrait des femmes africaines qui nous contraint à reconsidérer des hypothèses sur lesquelles notre perception intellectuelle de leur situation avait jusqu'ici été fondée.

Tiré d'une adaptation de sa thèse de doctorat en sociologie, le livre de Mianda peint un portrait en profondeur de la vie des femmes productrices de légumes à la périphérie de la ville de Kinshasa, dans l'ancien Zaïre (maintenant devenu la République démocratique du Congo). Mianda a étudié deux groupes de femmes travaillant au « Centre maraîcher de Ndjili » et dans la vallée de Funa pendant la période de trois mois correspondant à la saison horticole ; elle a examiné les effets de pouvoir dans les relations de genre tels qu'ils se présentèrent dans les activités liées à la production maraîchère.

Le livre comprend six chapitres précédés d'une description du contexte social, économique et historique dans lequel les maraîchères de Kinshasa vivent et travaillent. Le premier chapitre donne une description détaillée (étayée par le propos des femmes elles-mêmes) de toutes les étapes importantes du procès de production, depuis l'acquisition des moyens de production et de travail jusqu'aux relations sociales inhérentes au processus. Ce faisant, Mianda met en scène le « procès de production maraîchère » afin de le voir comme un « lieu de pouvoir » (p. 17).

Dans les chapitres suivants, Mianda explore plus particulièrement les relations sociosexuelles en jeu dans le processus de production ; elle met en lumière l'action du pouvoir et rend explicites les voies par lesquelles les femmes réussissent à surmonter les obstacles qui inhibent leur liberté personnelle et le contrôle qu'elles exercent sur le processus de production. La nature du pouvoir selon Mianda détermine son aptitude à analyser ses rouages dans l'espace de production. Comme pour Michel Foucault, le pouvoir peut être aperçu à travers son fonctionnement ; il s'agit d'« un mode d'action de quelques-uns sur les actions de quelques autres et il se présente comme un réseau de relations toujours tendues, continuellement en activité. Il se conçoit sur le modèle de la bataille perpétuelle » (p. 15).

La « bataille perpétuelle », dans ce cas, est le lieu de production où les relations de pouvoir jouent constamment et dans lequel nous pouvons observer les stratégies et tac-

tiques utilisées par différents acteurs sociaux afin de neutraliser les effets du pouvoir. « Ainsi, ses effets ne sont pas attribuables à une appropriation mais plutôt à des manœuvres, à des dispositions, à des tactiques, à des stratégies, à des fonctionnements, à des mouvements. Le pouvoir s'exerce donc en termes de *stratégies* et de *tactiques* » (p. 15-16), et les maraîchères de Kinshasa y recourent pour contrôler le processus de production et surmonter ou contourner les barrières émergeant des rôles de genre prescrits et de l'idéologie dictée par la société. Mianda se concentre alors sur ces phénomènes et les définit : une stratégie « vise à modifier les rapports de pouvoir », alors qu'« une tactique allège une situation mais ne la transforme pas » (p. 16).

Mianda identifie de nombreux moments au cours desquels les femmes, dans toutes les étapes de la production et de la commercialisation, utilisent des stratégies et des tactiques ; cela illustre le contrôle qu'elles ont sur la situation et qui leur permet de résister à la « domination » des hommes et de protéger leur autonomie. Malgré les contraintes liées à l'accès et au contrôle de la terre et des ressources, les femmes emploient des stratégies et des tactiques qui leur permettent d'utiliser la terre et même de s'assurer que leurs filles pourront hériter de ces droits. Partant de cette constatation, Mianda suggère que le déploiement du pouvoir, comme il apparaît dans les stratégies et tactiques des maraîchères, existe « grâce à », au lieu de « malgré », la division socio-sexuelle du travail.

> Globalement, les stratégies ainsi que les tactiques des maraîchères reposent largement sur la division socio-sexuée du travail combinée parfois à d'autres facteurs liés à la conjoncture économique de crise. Pourtant, du point de vue féministe, il faudrait abolir la division socio-sexuée du travail, car elle est le fondement de la subordination des femmes. (p. 151)

L'analyse montre que les maraîchères négocient constamment leur autonomie à travers le développement de stratégies enracinées dans la tradition et la culture. Un portrait de femmes africaines émerge de la recherche. Ce portrait diffère sensiblement de celui qui présente souvent les femmes comme « dévouées, acharnées à l'ouvrage mais impuissantes et résignées » et qui, selon Mianda, sert à « confirme[r] la théorie de l'universalité du patriarcat » (p. 14). Une telle conception négative des femmes ne correspond pas à la réalité perçue par les femmes elles-mêmes, ni ne prend en considération *la dynamique du pouvoir* dans la continuelle négociation des *relations de genre*. L'analyse de Mianda produit plutôt le portrait de femmes « conscientes de leur condition féminine et des inégalités liées au sexe », qui « maîtrisent leur environnement socio-culturel et y puisent des éléments de contestation subtile de leur rapport aux hommes » et qui, par conséquent, ne sont pas « des individus ayant une conscience "anesthésiée" » (p. 155).

> Dans leur position de propriétaires ou d'épouses de propriétaire, les maraîchères mettent les hommes (travailleurs) à leur service et contrôlent leur travail. Manipulant habilement les règles de l'exercice du pouvoir, elles parviennent à renverser les rapports de force, évincer leurs époux pour contrôler le procès de production. Ainsi, est récusée finement, sans parler de « révolution », l'hégémonie des hommes. De façon inespérée, grâce à *mayele ya basi* ou la ruse des femmes, elles contournent les obstacles que la société érige contre leur autonomie et parviennent à sauvegarder une marge de manœuvre sans pour cela bousculer le pouvoir des hommes. (p. 17)

Femmes africaines et pouvoir devrait être lu par les chercheures féministes de même que par les praticiens du développement. La recherche et les conclusions de Mianda sont importantes tout comme l'est sa méthodologie qui a profité d'une *rare complicité* établie avec les « mamans maraîchères » de son étude. Cette complicité, apparente tout au long de son travail, a permis la collecte de récits de vie riches et pertinents. Mianda en parle comme

d'une relation qui « a facilité non seulement les échanges sur [leur] condition féminine commune mais [qui] a permis également d'éclairer leur discours, d'en comprendre la subjectivité et les subtilités afin de saisir leurs stratégies » (p. 9).

Mianda a trouvé ainsi une méthode de travail qui permet aux femmes africaines d'interpréter la pertinence de leur expérience et de l'articuler à celle des femmes qui théorisent le genre et appliquent leur théorie au développement. « À nos préjugés d'intellectuelles, parfois injustifiés, [les femmes africaines] ont opposé une critique vigilante de la condition féminine basée sur leur maîtrise du savoir culturel » (p. 9).

Le message de Mianda est double : d'une part, il faut comprendre les effets du pouvoir dans les rapports de genre et, d'autre part, il est impossible de le faire en partant du postulat de l'*universalité* de la domination des femmes par les hommes ou d'une *fausse conscience* qu'auraient les femmes de la cause de la discrimination dont elles peuvent souffrir. Selon elle, nous devrions davantage rechercher une compréhension du pouvoir qui, dans l'espace social où existent les rapports de genre, n'est visible que dans sa mise en acte : dans les stratégies et tactiques utilisées par les femmes en contexte spécifique, consciemment, afin d'*opposer résistance* et faire croître leur autonomie.

Si le travail de Mianda est lu et son message pris en compte, cela pourrait très bien modifier notre façon de conceptualiser l'expérience des femmes africaines et le type d'aides envisagées pour les soutenir.

Compte rendu inédit en anglais traduit par Jocelyne Côté

Patricia Fay Thomas
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Christian PELRAS, *The Bugis*. Cambridge, Blackwell publishers, 1996, xiii + 386 p., cartes, photogr., fig., réf., index.

L'impressionnant ouvrage de Christian Pelras sur les Bugis de l'île de Sulawesi (les Célèbes), en Indonésie, est le plus récent de la série *Peoples of South-East Asia and the Pacific* publiée chez Blackwell. Le livre traite d'abord des données archéologiques et protohistoriques disponibles, puis aborde la description du contenu et la datation du très célèbre texte *La Galigo* et des autres chroniques de l'époque. La suite explore l'expansion du commerce, de la navigation et des autres aspects de la culture matérielle, de l'arrivée des Portugais, de l'islamisation et des pouvoirs en présence.

Pelras suggère avec raison qu'il est absurde d'essayer de définir une société et une culture bugis qui seraient « traditionnelles », si traditionnelle signifie « exempt d'influences externes », soulignant que ce qui caractérise la société bugis c'est d'être en perpétuel changement. Il constate que les intellectuels « autochtones », tout comme les anthropologues occidentaux, adhèrent à une vision idéalisée du passé qui se résume à une représentation de la manière dont les choses existent depuis des siècles, représentation qui permet de glorifier les valeurs traditionnelles aux yeux des jeunes générations. Cependant il ne nous donne aucun exemple concret de ces activités, sinon une brève description de ce qui est clairement une revitalisation culturelle néotraditionnelle, comme il en existe ailleurs dans la région malayo-indonésienne depuis quelques années. À la lumière de cette remarque, son